FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1930

THÈSE

N°.....

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

PHILIPPE DOGER DE SPÉVILLE

Né le 29 Avril 1899, à l'Ile Maurice (Océan Indien)

UN MÉDECIN POÈTE

Georges CAMUSET

(1840-1885)

Président de Thèse : M. le Professeur ROGER.

PARIS
LIBRAIRIE MARCEL VIGNÉ
13, RUE DE L'ECOLE-DE-MÉDECINE, 13

1930

LANE LIBRARY

I. — PROFESSEURS

Le Doyen	M. ROGER
	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LŒPER.
Hygiène et Médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	MAURICE VILLARET
Clinique médicale	CARNOT. BEZANÇON. ACHARD. Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET. HARTMANN. LEJARS. GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE. BRINDEAU. JEANNIN.
Clinique gynécologie	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	LÉON BERNARD.
Professeur sans chaire	MAUCLAIRE,

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

	MM.
Neurologie et Psychiâtrie	ALAJOUANINE.
Pathologie médicale	AUBERTIN.
Pathologie médicale	BÉNARD Henri.
Physiologie	BINET.
Chimie biologique	BLANCHETIÈRE.
Pathologie chirurgicale	BROCQ.
Pathologie médicale	BRULÉ.
Pathologie chirurgicale	CADENAT.
Pathologie médicale	CATHALA.
Pathologie médicale	CHABROL.
Pathologie médicale	CHEVALLIER.
Pathologie chirurgicale	De GAUDART-D'ALLAINES
Physique	DOGNON.
Pathologie médicale	DONZELOT.
Obstétrique	ÉCALLE.
Urologie	FEY.
Pathologie expérimentale	GARNIER.
Bactériologie	GASTINEL.
Pathologie chirurgicale	GATELLIER.
Histologie	GIROUD.
Pathologie médicale	HARVIER.
Anatomie	HOVELACQUE.
Pathologie médicale	HUTINEL.
Hygiène	JOANNON.
Parasitologie	JOYEUX.
Chimie biologique	LABBÉ (Henri).
Pathologie médicale	LAROCHE Guy.
Oto-rhino-laryngologie	LEMAITRE.
Anatomie Pathologique	LEROUX.
Pathologie chirurgicale	LEVEUF.
Pathologie mentale	LIAN.
Pharmacologie	MERCIER Fernand.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Pathologie médicale	MOREAU.
Pathologie chirurgicale	MOULONGUET.
Pathologie chirurgicale	MOURE.
Histologie	MULON.
Anatomie Pathologique	OBERLING.
Anatomie	OLIVIER.
Médecine légale	PIÉDELIÈVRE.
Obstétrique	PORTES.
Pathologie chirurgicale	QUÉNU.
Physiologie	RICHET Fils.
Dermatologie et syphiligraphie	SÉZARY.
Pathologie médicale	VALLERY-RADOT. (Pasteur)
Obstétrique	VAUDESCAL.
Ophtalmologie	VELTER.
Histologie	VERNE.
Obstétrique	VIGNES.

74183

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

	MM.
Pharmacologie	BUSQUET.
Obstétrique	GUENIOT.
Obstétrique	LEQUEUX.
Parasitologie	NEVEU-LEMAIRE.
Histologie	DEMELIN.
Physique	ZIMMERN.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

(ANNEXE)

A TITRE PERMANENT

	MM.
Clinique chirurgicale	ALGLAVE.
Clinique chirurgicale	AUVRAY.
Clinique chirurgicale	CHEVASSU.
Clinique médicale	LAIGNEL-LAVASTINE
Clinique obstétricale	LE LORIER.
Clinique médicale	LÉRI.
Clinique chirurgicale	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale	PROUST.
Clinique chirurgicale	SCHWARTZ.

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes	MAUCLAIRE, agrégé.
Stomatologie	FREY.
Education physique	CHAILLEY-BERT.
Radiologie clinique	LEDOUX-LEBARD.
Puériculture	WEILL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR ROGER

Doyen de la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Professeur de Physiologie à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu
Président de la Société des Médecins bibliophiles

En hommage de profonde et respectueuse reconnaissance.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/unmedecinpoetege0000vari

PRÉFACE

Nombreux sont les médecins qui ont cherché dans le culte de la poésie une diversion précieuse à des études plus austères. Et la liste en est si longue que le Docteur Chéreau (1), le Docteur Minime (2) ont pu consacrer aux médecins-poètes des ouvrages spéciaux qui cependant restent incomplets.

Le Docteur Georges Camuset, en rimant *Les Sonnets du Docteur*, a donc réalisé une fois de plus l'union mythologique que les anciens supposaient entre la médecine et la poésie. Et il l'a réalisée avec un tel bonheur que ses vers, éclos au gré de l'inspiration du moment, après avoir chanté dans la mémoire de ses contemporains, font encore les délices des générations actuelles.

Ces dernières cependant ne connaissent guère de Camuset que le poète; elles ignorent l'homme, l'artiste, le musicien, le médecin qui, un des premiers, pratiqua l'ophtalmologie et l'enseigna par le livre.

Nous espérons que cette modeste étude consacrée à Georges Camuset comblera une lacune biographique. Elle

n'eût pas été possible sans M. James Onimus qui nous a libéralement ouvert ses archives de famille et sans le Docteur Maurice Genty dont les indications et un article récent sur *Les Sonnets du Docteur* (14) nous ont été précieux. Nous les prions d'accepter l'expression de notre infinie gratitude (*).

(*) Les indications bibliographiques ont été reportées à la fin de notre travail.

CHAPITRE PREMIER

La Vie de Georges CAMUSET

I. — Les années d'enfance

François-Amédée-Georges Camuset naquit à Lons-le-Saunier le 29 juin 1840, d'une vieille et honorable famille du Jura (*). Son père était avoué près le Tribunal civil de Lons-le-Saunier ; sa mère, femme d'une intelligence élevée, était issue d'une ancienne famille franc-comtoise, dont un membre s'était trouvé fixé dans le Vendomois par les événements de la Révolution.

Doué de la plus gracieuse figure, l'enfant grandit tranquillement au sein de ce foyer dont il était la joie et l'orgueil et montra dès ses premières années une précoce intelligence et un esprit pétillant.

A neuf ans, on le mit en pension à Orgelet où existait

(*) Voici son acte de naissance :

L'an mil huit cent quarante, le 29 juin, est né, à Lons-le-Saunier (Jura), Camuset François-Amédée-Georges, fils de Amédée-Joseph, avoué et de Suzanne-Françoise-Esther Comte, propriétaire, son épouse (3).

un petit collège. C'est là que Georges Camuset commença ses études classiques ; comme il se prêtait plutôt mal aux exigences d'une discipline arriérée, l'écolier était souvent puni et cloué « au piquet » ; au lieu de jouer avec ses camarades, il passait ses récréations à lire ou à jouer du flageolet. Trente ans plus tard, Camuset évoquera ces années maussades dans le sonnet, *Les Engelures*

L'affreux petit collège où l'on dut m'interner
Ressemblait, en hiver, à ce cercle du Dante
Où dans la glace on voit les gens se démener.
L'économe était d'une avarice impudente.

Près d'un poêle mourant, la classe grelottante
Se morfondait, tuant le temps à griffonner,
Et quatre fois par jour descendait piétiner
Au préau ténébreux, lac de neige fondante.

Sur nos doigts crevassés, sur nos mentons bleuis
L'engelure empourprée incrustait ses rubis,
Et nos pieds enrageaient, dévorés de brûlures.

C'était dur. Et pourtant, j'aime ce souvenir.
Enfant, j'ignorais tout des soucis à venir.
O jeunesse, reviens ! Revenez, engelures !

et les regrettera... comme ses engelures !

L'insuffisance, la médiocrité de l'enseignement et des soins que le jeune Camuset recevait au collège d'Orgelet décidèrent ses parents à l'envoyer à Vendôme, ville qu'habitait encore la famille de sa mère.

Le collège de Vendôme avait été précédemment dirigé par Lazare Mareschal (*) et Dessaignes, aïeul et grand oncle du jeune Georges. Il jouissait d'une réputation méritée et étendue, comparable à celle de Juilly, de Pont-Levoy et de Sorrèze. L'éducation qu'on y recevait était à la fois paternelle et démocratique; le prix de la pension convenait aux fortunes moyennes. Toutes ces raisons, dont la plus forte fut le lieu de parenté, décidèrent de l'envoi de Georges Camuset loin de Lons-le-Saunier.

Comme le régime de l'internat ne pouvait convenir à une nature aussi fantaisiste et indépendante que la sienne, il ne fut pas plus à Vendôme qu'à Orgelet ce que l'on est convenu d'appeler un bon élève. L'uniformité de la règle commune lui pesait; sa vive intelligence semblait avoir l'intuition des choses qu'on allait lui enseigner et sa pénétration devançait les leçons. Mais s'il écoutait peu les maîtres, il travaillait beaucoup tout seul, il apprenait l'allemand pendant que ses camarades traduisaient *De Viris*, étudiait la chimie quand il aurait dû suivre un cours d'histoire, ou bien passait la classe de mathématiques à composer un roman, dont il illustrait les principales scènes. Il était un irrégulier plutôt qu'un insoumis; pourtant ses infractions à la discipline lui valurent quelquefois d'être conduit « à la Tour » où Balzac avait été renfermé avant lui.

(*) Lazare Mareschal fut, au collège de Vendôme, le maître de Balzac (4).

Un hiver que la gelée et la neige retenaient les élèves dans les salles de récréation, il organisa la mise en scène d'une tragédie lombarde, œuvre d'un condisciple plus âgé que lui, dans laquelle il jouait cependant un rôle important. Pour égayer cette représentation un peu lourde, il improvisa, paroles et musiques, un vaudeville où le rôle de grande coquette, qu'il s'était réservé, lui valut un certain succès.

Entre temps, il trouvait moyen de couvrir ses cahiers de croquis lestement enlevés et d'étonner son professeur de dessin par sa verve et sa facilité. Mais sa principale distraction, son occupation favorite était la musique. Ses instruments de prédilection étaient la basse et le piano, quoi qu'il jouât aussi de tous les autres, même des plus hétéroclites; le dimanche une de ses joies était de tenir l'orgue à la place de l'organiste absent. Il savait trouver avec une fertilité d'invention sans cesse renouvelée les prétextes les plus étonnants pour quitter la classe ou l'étude et se réfugier à la salle de musique où il s'oubliait dans sa passion favorite. Il avait composé ainsi des morceaux d'harmonie remarquables dont plusieurs furent gravés, quelques-uns de ses motifs de chant ou de danse furent même arrangés pour musique militaire. Et l'on raconte qu'un jour de sortie, le jeune auteur, écoutant la musique du régiment de cavalerie en garnison à Vendôme, qui se faisait entendre sur une des places de la ville, eut la satisfaction de reconnaître un des airs qu'il avait orchestrés pour la fanfare du lycée.

Quoique la distance fut assez grande entre Vendôme et Lons-le-Saunier, le jeune lycéen venait tous les ans en vacances et pour ce long voyage, ses parents le confiaient au conducteur de la diligence quand l'un d'eux ne pouvait l'aller chercher. Une année, l'enfant fatigué de la lenteur de l'ennuyeux véhicule, abandonne la lourde patache et s'achemine à pied vers la ville natale. Grande fut l'inquiétude de la famille en ne le découvrant dans aucune des voitures par lesquelles il aurait dû arriver. On le vit enfin rentrer à la maison paternelle portant soigneusement une petite tortue qu'il avait achetée en route ; un caleçon encore humide des bains pris le long du chemin sortait à moitié de sa poche avec un volume de la *Comédie Humaine*, de Balzac ; sur l'épaule, un petit sac qui contenait son modeste bagage ; il avait alors douze ans à peine.

Une telle indépendance de caractère, des études faites un peu à bâtons rompus n'empêchèrent point Georges Camuset de remporter des prix dans tous les genres. En 1857, il obtint le prix d'excellence dans la classe de logique et la même année, il fut reçu bachelier ès-sciences à la Faculté de Paris. En cette circonstance, son talent de dessinateur lui fut précieux. Interrogé sur la géologie, le candidat qui n'avait alors qu'une notion assez vague de la stratification des couches et des étages des terrains, se tira d'affaire en dessinant sur le tableau noir les trilobites, térébratules, etc..., dont il se

rappelait avoir vu les figures dans son manuel; ce qui lui valut les félicitations de l'examinateur (5).

A la suite de ce premier succès, Georges Camuset entra à Sainte-Barbe, pour se préparer aux examens de l'Ecole polytechnique. Là il fut encore ce qu'il avait été à Vendôme; mais le régime libéral de l'Ecole convenait mieux à son caractère que la discipline étroite du lycée. Les souvenirs de ceux qui l'ont connu nous l'y montrent rédacteur d'un journal qu'il illustrait de croquis à la plume, où naturellement professeurs et colleurs n'étaient guère ménagés. Il y avait aussi organisé un orchestre dont il était le chef et un orphéon auquel il faisait chanter des chœurs de sa composition. Ses aspirations vers le théâtre trouvèrent même à se faire jour et il collabora, sans vouloir être nommé, à deux ou trois vaudevilles qui furent joués sur de tout petits théâtres. Ces distractions artistiques n'empêchèrent point le jeune étudiant de préparer ses concours; en 1860, il fut admissible à l'Ecole polytechnique et reçu dans les premiers à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, à l'Ecole des Beaux-Arts, section d'architecture, et à l'Ecole des Mines. En un mois, il avait subi avec succès plus de trente examens.

Georges Camuset opta pour l'Ecole des Mines; il y entra à l'automne de 1860, mais comme la situation d'ingénieur ne lui offrait que la perspective de s'expatrier et qu'il voulait rester à Paris, il décida de faire sa médecine.

II. - Les Etudes médicales
L'Installation à Paris

Les sciences biologiques d'ailleurs attiraient Georges Camuset ; il en avait pris le goût à Vendôme chez son parent le Docteur Depaignes qui lui avait fait lire les œuvres de Bichat, d'Orfila. Et ce goût n'avait fait que se développer à Paris où le jeune élève de Sainte-Barbe avait retrouvé son cousin Charles Robin (2).

Agrégé, à la veille d'obtenir une chaire d'histologie créée pour lui, Charles Robin était alors un savant en vue, « l'anatomiste à microscope et positiviste », auquel Taine allait rendre visite (6). Et il n'est pas douteux qu'il eut une grande influence sur la détermination de Georges Camuset qui, toujours enthousiaste, vit ouvertes devant lui les perspectives illimitées que la biologie, la déesse du jour, offrait à ses initiés (7).

Camuset prit sa première inscription de médecine en novembre 1861. Bien qu'entamée largement par les énormes percées du boulevard Saint-Michel et de la rue des Ecoles, la région que nos pères appelaient « le pays latin » avait encore, en ce temps là, un peu de son existence à part et

de sa physionomie spéciale. Georges Camuset, avec son entrain communicatif, sa bonne mine et sa belle humeur inépuisable, fut bientôt une des personnalités les plus notables du quartier. Du Luxembourg à l'Institut, il n'était pas un étudiant qui ne connût Camuset au moins de nom. Le bal masqué où il parut en Romain de la décadence, drapé dans le rideau de sa chambre, est resté légendaire dans les fastes de Bullier, non moins que cet autre où il fit son entrée dans le simple appareil d'un « voisin grincheux, réveillé par le bruit et réclamant le silence » (5).

Au Quartier latin, Camuset collabora à plusieurs petits journaux que des étudiants ou soi-disant tels essayaient de fonder malgré les rigueurs de la censure impériale. Les articles humoristiques qu'il publia dans *La Voie des Ecoles* n'empêchèrent pas cette feuille aux prétentions politiques de vivre à peu près ce que vivent les roses. *Le Journal de la Rive gauche* n'eut pas une plus longue existence.

Malgré tant de distractions, d'entraînements même, l'étudiant en médecine poursuivait le cours de ses études. Attaché au laboratoire de Charles Robin, en compagnie de Legros, de Goujon, d'Onimus qui devait devenir son beau-frère, il s'était pris d'un bel amour pour la science nouvelle, l'histologie, tandis que, s'orientant déjà vers la spécialité, il étudiait l'ophtalmologie chez Desmarres, et préparait sa thèse qu'il soutint, le 28 juillet 1868, sur la *Thérapeutique des alté-*

rations fonctionnelles de la vue, devant un jury composé de Gosselin, Liégeois, Raynaud.

Muni de son diplôme, Georges Camuset s'installa au 23 du quai Voltaire, comme ophtalmologiste. Il eut, à l'instar de bien des jeunes médecins, à lutter contre l'indifférence du public; si les spécialistes n'étaient pas encore très nombreux, les clients y recourraient moins qu'aujourd'hui, et :

> Dix-huit cents médecins sous le ciel de Paris
> Parmi les maux humains répandent des formules....

Les débuts furent longs, mais Camuset était un obstiné et la Muse le consola d'attendre le client.

Lors de la guerre de 1870, quoique exempté du service militaire pour myopie, il offrit ses services et fut envoyé à Dijon comme chirurgien des mobilisés du Jura. Les fatigues de la campagne lui laissèrent cependant le loisir d'écrire ses souvenirs; restées inédites, ces pages sont pétillantes d'esprit et non sans intérêt pour l'histoire de Dijon en 1870.

La tourmente passée, Camuset reprit ses consultations quai Voltaire et connut bientôt les succès de clientèle.

Et il eut la joie de voir sa sœur venir habiter Paris; Mlle Noémi Camuset épousa peu après le Dr Onimus. Ancien élève de Charles Robin, positiviste comme son Maître, de l'école de Littré (8), le Docteur Onimus (*) fut un des premiers médecins qui se spécialisèrent en électrothéra-

---

(*) Né le 6 décembre 1840 à Bautzenheim (Haut-Rhin).

pie, et son *Précis d'Electricité médicale* est resté longtemps classique.

Georges Camuset retrouva au foyer de sa sœur un peu de l'atmosphère familiale de Lons-le-Saunier ; et il y connut les réunions intimes où se rencontraient les célébrités médicales de l'époque, réunions pleines d'entrain, où les plus austères redevenaient jeunes, comme en témoigne cette anecdote racontée par Collin à J.-L. Faure (9) :

« Un jour, le Docteur Onimus recevait ses amis rue de Lille. Il y avait là Camuset, les deux frères Hébrard, Charles Robin, Collin, Lannelongue, d'autres peut-être encore. Après le déjeuner qui sans doute avait été bon, les convives passèrent au jardin. Lannelongue, étendu dans un hamac, se balançait voluptueusement, lorqu'on vit entrer tout à coup, conduit par Camuset, Charles Robin couvert d'une toge romaine et le front couronné de roses ! Ceux d'entre nous qui gardent le souvenir de ce véritable savant à l'allure un peu lourde, avec sa face enluminée, sa barbiche pointue et ses gros yeux tout ronds, peuvent s'imaginer l'effet que dût produire l'apparition soudaine du bon Monsieur Robin, sous les traits de Tibère ou de Caligula ! Lannelongue en fut abasourdi, si bien qu'il perdit l'équilibre et fut précipité de son hamac. Il se releva la figure inondée de sang ».

Recherché partout à cause du charme de son esprit et de l'attraction de sa personne, il était très répandu dans le monde et dans les milieux artistiques où il se lia avec Mon-

selet, Rops, Clairin, Bayard, Legrand, Delort, Rochegrosse, Vierge, etc...

Il vit les derniers beaux jours du salon de Mme Orfila, ancienne amie de sa grand'mère; il fut des « dimanche » de Mme Doré, devint, par l'entremise de Charles Robin (10), un des intimes de Gustave Doré, comme il fut un des plus assidus des « lundi » de Pailleron.

Georges Camuset trouvait aussi le temps d'assister aux réunions des nombreuses sociétés dont il faisait partie, *Les Gaudes, La Cigale;* et pour cette dernière, il composa, sous forme de sonnet, un discours de réception qui est un pur chef-d'œuvre. Et il ne dédaigna pas, lorsqu'il était encore étudiant, de se faire recevoir dans la franc-maçonnerie; l'événement serait de peu d'importance s'il n'avait donné lieu à un de ces mots drôles dont le médecin-poète était coutumier (*). Comme on lui demandait avant de l'agréer, ce qu'il pensait de la polygamie : « Je pense, répondit-il imperturbablement, qu'elle ne doit-être permise qu'aux célibataires ».

Cette vie mondaine ne l'empêchait point d'ailleurs de s'intéresser à sa profession. C'est par Camuset qu'ont été rédigés tous les articles d'ophtalmologie du *Dictionnaire de Médecine* (11) de Littré et Ch. Robin. D'autre part, c'est à

(*) C'est lui qui disait à sa voisine, dans un salon, où une dame enceinte chantait un air d'opéra : « Cette dame doit se fatiguer de chanter continuellement au-dessus de la portée ».

cette époque que Camuset publia plusieurs travaux sur la pathologie de l'œil, soit dans la *Gazette des Hôpitaux* ou dans les comptes rendus de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine. En 1877, il fit paraître chez Masson un *Manuel d'Ophtalmologie* (*) (12), dont la plupart des figures avaient été dessinées par lui et qui fut traduit en italien et en espagnol. En 1878, il présenta à la Société de Médecine de Paris, dont il avait été élu membre en 1873, un mémoire sur la vaseline. Il avait eu l'idée de substituer ce corps à l'axonge et à la glycérine dans les pansements à la suite de l'Exposition de Philadelphie où ce corps gras avait fait son apparition. La vaseline fut adoptée par le *Codex* de 1884 pour la confection de certaines pommades ophtalmiques et Camuset resta très fier d'avoir été l'introducteur de cette substance en France ; quelques jours avant sa mort il disait aux deux médecins qui le soignaient, Bouchard et Robin : « Vous vous souviendrez que c'est moi qui ai introduit l'usage de la vaseline en France ».

Tout en menant une vie professionnelle aussi intense que sa vie mondaine, Camuset trouva encore le temps de voyager. Les voyages avaient toujours eu un attrait particulier pour cette nature avide de s'instruire et que toute nouveauté attirait. Il parcourut la France, l'Angleterre, la Hol-

(*) Ce n'est que le 28 décembre 1878 que la première chaire de clinique ophtalmologique fut créée à la Faculté (Panas, titulaire).

lande, la Suisse (*), l'Espagne, l'Italie et l'Algérie. Il savait voyager avec fruit et tout voir, comme en témoignent les nombreuses notes qu'il rapporta de ses pérégrinations à travers l'Europe.

Son second séjour en Espagne en 1874 — le premier datait de 1867 — avec son parent Juvénal Dessaignes fut particulièrement fertile en agréments de tout genre. Munis de hautes recommandations auprès des personnages les mieux placés de la Péninsule, les deux voyageurs trouvèrent partout, surtout à Madrid, la réception la plus cordiale. Georges Camuset conserva avec Emilio Castelar les meilleurs rapports et un peu plus tard celui-ci lui faisait hommage de ses ouvrages avec cette dédicace :

Al. S. doctor Camuset, en prueba de amistad y en testimonio de simpatio a la grande et noble Francia.

L'auteur, tout en témoignant ainsi son estime pour le destinataire, montrait en même temps la sympathie que, comme homme d'Etat, il portait à la France.

De ce voyage en Espagne datent plusieurs poésies qui ont été publiées dans la deuxième édition des *Sonnets du Docteur*.

Georges Camuset visita aussi deux fois l'Angleterre, notamment en 1875 avec Gustave Doré ; le livre qu'a laissé sur

(*) Il en garda un mauvais souvenir. « Les hôteliers suisses, écrivait-il à un ami, n'ont qu'un point de commun avec les aigles : c'est de voler sur les hauteurs ».

Londres le célèbre dessinateur fait voir que les deux amis avaient été dans les meilleures conditions pour étudier les mœurs du pays. Une première fois Camuset avait été reçu dans la famille Chapman, au château de Rochampton, où se célébrait le mariage de la fille aînée de M. Chapman, directeur de la banque de Londres, avec M. Fitz-Roy, gouverneur de l'Australie, et avait pu voir là ce qu'est la haute vie anglaise. Il n'avait d'ailleurs pas, comme son cousin Charles Robin (10), rapporté une impression bien favorable de ce pays de brouillards, car Londres ne lui a inspiré qu'une boutade qui est en même temps une épigramme contre les belles-mères :

Après les jours d'Epsom, s'ennuyant à se pendre,
En proie au spleen mortel dont il veut se défendre
John Bull part dans son yach, pour Nice ou le Pérou ;
Car, aimant son pays comme on aime son gendre,
Pourvu qu'il en soit loin, il est bien n'importe où.

III. - L'Installation à Dijon
Les dernières années

Camuset connaissait à Paris la lutte pour l'existence, souvent pénible, même pour les plus favorisés (*). Aussi, lorsqu'en 1883 un cabinet d'ophtalmologie devint vacant à Dijon, prit-il sans trop de peine, la résolution de quitter Paris pour la province. Ce Parisien de race, sinon de naissance, voulait ignorer combien lui manquerait le milieu sympathique où se retrempaient chaque jour sa verve et son activité; il fermait volontiers les yeux sur les déchirements inévitables du départ et ne se rendait sans doute pas bien compte de la force des liens qui l'attachaient à ce coin de terre dont il avait été pendant vingt ans une des figures originales.

Il se rapprochait, il est vrai, du pays de sa famille; la paix lui souriait, lui à qui le Paris férocement égoïste commençait à déplaire et il était las de se dépenser pour des ingrats; en 1870, lors du décès du chirurgien du Quinze-Vingts,

---

(*) La vie du médecin parisien lui avait inspiré cette boutade :

Le médecin, savant et sans intrigue,
A Paris meurt de faim,
Ou s'il arrive enfin,
Savant ou non, il y meurt de fatigue !

il avait posé sa candidature : Fieuzal fut nommé grâce à l'appui de son ancien camarade du Procope, Gambetta.

Camuset, dont la santé n'était plus aussi brillante, sentait aussi instinctivement qu'il avait besoin de repos et espérerait assurer plus promptement l'avenir de sa femme et de ses deux enfants, car il s'était marié en 1870.

Et Dijon,

> Dijon, dans sa moutarde assise, au bord de l'Ouche,
> Doux pays où le calme endort même l'ennui !

ne lui paraissait point une résidence trop déplaisante ; il y avait habité pendant la guerre de 1870 et conservé quelques relations.

Une fois établi dans cette ville, Camuset ne tarda pas à s'y faire connaître. Sa réputation d'habile opérateur se répandit promptement et l'accroissement successif de sa clientèle lui permit de se créer dans sa maison du 2, rue Lammonoye, une charmante installation aménagée et meublée avec le goût qu'il apportait à toutes choses. Amateur de fleurs et d'arbustes rares, il y avait annexé une serre ; et il avait orné son appartement de tableaux, de gravures, d'objets d'art dont il était fin connaisseur et pour lesquels il possédait un flair merveilleux lorsqu'il s'agissait d'en apprécier la valeur et l'authenticité.

Chaque mois, il allait à Lons-le-Saunier, le jour de la foire, donner des consultations ; il s'était fait disposer à cet

effet, dans la maison paternelle, un confortable atelier dont il avait peint lui-même les larges verreries et dont les grands fauteuils sculptés avaient été exécutés d'après les dessins rapportés par lui de la cathédrale de Tolède.

A l'époque des vacances, il allait passer quelques semaines dans sa maison de Nermier, petit village situé non loin d'Orgelet où il avait vécu ses premières et maussades années d'internat.

Devenu bourguignon, Camuset resta fidèle au culte de la musique qu'il avait adorée dans sa jeunesse. Et la Muse qui, lors de son installation à Paris, l'avait consolé d'attendre le client, lui fit oublier à Dijou la monotomie de la vie provinciale. S'il envoyait parfois aux journaux spéciaux les observations recueillies en clientèle, s'il ne dédaignait point même de faire de temps à autre une conférence médicale, il envoyait aussi souvent quelques sonnets aux amis restés à Paris, à Charles Monselet, à Coquelin Cadet. Vers la fin de 1883, il réunit en un petit volume les plus délicates, les meilleures de ses productions écloses au jour le jour. Nous verrons, en étudiant l'œuvre de Camuset, la façon dont il composa son recueil, les difficultés pécuniaires et autres qu'il eut à vaincre pour en mener la publication à bien. Rappelons seulement ici que le succès en fut immédiat; grands et petits, firent l'éloge de ces sonnets qui dureront autant que la langue française.

Les Sonnets du Docteur furent la dernière production

et comme le chant du cygne de Georges Camuset, de même que leur succès fut sa dernière joie. D'une haute taille, de belle carrure, il semblait, pour ses amis, être comme ces sapins de la haute montagne jurassienne qui résistent à toutes les tempêtes. Cependant, en 1866, une crise de rhumatisme grave l'avait obligé à demander l'avis de Voillemier. En 1884, il fut repris de nouveaux accès, en même temps qu'il accusait une douleur sourde continue au-dessous du foie et que ses forces déclinaient rapidement. Atteint d'une inappétence absolue, il en était arrivé à n'absorber que quelques tasses de bouillon par jour.

C'est alors que découragé et conseillé par ses amis, il prit le parti de venir à Paris demander avis à un de ses anciens maîtres. Il quitta Dijon le 1er mars, accompagné par son père.

A Paris, il fut reçu par sa sœur et son beau-frère, le Docteur Onimus qui habitaient place de la Madeleine, 7; mais sa faiblesse était telle qu'il dut se mettre au lit aussitôt. Les consultations de Robin et de Bouchard, celles des médecins amis ne laissèrent guère d'espoir. Le malade allait s'affaiblissant de jour en jour. Il se rendait parfaitement compte de son état désespéré, triomphant de ses propres souffrances pour adresser à ceux qui l'assistaient de bonnes paroles d'espérance et se montrer souriant, au point même de leur faire illusion sur l'imminence du danger. L'avant-veille de sa mort, le Docteur Blache vint le voir et fut très

affecté de l'amaigrissement du malade, qu'on avait mis au régime exclusif d'une détestable boisson à l'acide chlorhydrique.

« Eh bien ! lui dit-il, bois tant que tu pourras de cette drogue, ça te soutiendra ». — « Oui, répondit le moribond, comme la corde soutient le pendu ».

Le 12 mars 1885, à sept heures du matin, comme sa sœur venait de le quitter pour prendre un instant de repos après une veille incessante de douze jours, le malade, oppressé, demanda qu'on ouvrit les fenêtres de sa chambre. Aidé par son père, il se dressa sur son séant pour aller près de la fenêtre. Mais il ne put que dire : « Oh ! je vois tout noir ». Ce fut sa dernière parole ; il expira après un coma de quelques heures.

Ses obsèques eurent lieu à Lons-le-Saunier, le 15 mars 1885. Comme Gabriel Vicaire, Georges Camuset avait voulu

..... tranquillement faire,
Entre son père et sa mère
Son dernier dodo.

CHAPITRE II

L'Œuvre de Georges CAMUSET

S'il a prouvé son talent de poète, Georges Camuset a montré aussi qu'il savait écrire en prose. *Le Figaro, l'Evénement, Le Bien Public, La Sentinelle du Jura* (*) et bien d'autres journaux ont publié de lui de nombreux articles, vivants, colorés, étincelants de verve.

A ses publications médicales que nous avons eu l'occasion de signaler, il faut ajouter une étude sur « Un cachet d'oculiste gallo-romain » (*Gaz. des Hôp.*, 1879), les feuilletons scientifiques qu'il donna à la *République française* sur la demande de Paul Bert et une série d'articles sur l'hygiène drôlatique qui parurent dans l'*Hygiène pour tous*. Mais toutes ces pages écrites au jour le jour ont eu la destinée des articles de journaux : nées le matin, déchirées le soir, elles n'auraient guère sauvé de l'oubli humain le nom de Camuset. *Les Sonnets du Docteur* lui ont assuré ce que Balzac appelait le soleil des morts : la gloire.

(*) C'est dans la *Sentinelle du Jura* (23 août 1867) que Camuset publia un article sur l'inauguration de la statue du général Travot (18).

I. -- LA PUBLICATION DES SONNETS DU DOCTEUR

Ce n'est guère qu'à partir de 1874 que Georges Camuset s'essaya dans l'art du sonnet; la plupart même ne furent écrits qu'après 1880. Et ce fut celui intitulé : *Le Homard à la Coppée,* attribué par la *Vie Parisienne* à Théodore de Banville, qui commença à faire à Camuset une discrète réputation de poète.

En 1883, sur le conseil d'amis parisiens comme Monselet, Coquelin Cadet, il voulut réunir en plaquette ces productions écloses au gré de l'inspiration du moment. Comme il songeait à les illustrer, il fit part de son projet à Rops auquel le liait une amitié de longue date. C'est ainsi qu'à partir d'octobre 1883 s'engage entre le poète et l'artiste une longue correspondance qui a été publiée en partie par Ramiro (13) et par le Docteur Maurice Genty (14) et que nous reproduisons en y ajoutant quelques passages particulièrement intéressants que nous avons relevés sur les originaux.

Fin octobre 1883, Camuset écrit à Rops pour lui rappeler ses projets :

Dijon, le 23 octobre 1883.

Mon cher Rops,

Le vin est tiré, il faut le boire. Mes sonnets sont sous presse et paraîtront dans une quinzaine. Tu sais ce dont nous sommes convenus, de partager les frais et les bénéfices. Si ça ne te va plus, je prendrai les frais et te réserverai sur les bénéfices (espérons-les, ô mon Dieu !) la part légitimement acquise à ton travail.

Ce petit bouquin, très finement imprimé, aura environ 40 à 50 pages, c'est donc une plaquette, mais elle aura des acheteurs, j'y compte bien. Il y faudrait un frontispice et deux ou trois eaux-fortes à l'intérieur. J'ai extrait de l'œuvre les sonnets qui me paraissent le mieux devoir convenir à ton genre d'inspiration. Toutefois, il y en a d'autres moins génitaux que tu recevras aussi.

Je te signale surtout la *Blennorrhagie* et le *Speculum*. Au reçu de cette lettre, monte toi le bourrichon et fais-moi en deux coups de crayon ce que tu te proposes de faire en mille traits de pointe.

Permets-moi de te dire que ce que je préfère dans tes illustrations d'Hannon (tu as dû les recevoir au bout de trois jours) c'est le frontispice, je parle du *genre,* un peu de pointe et quelques touches en teinte. Est-ce que par hasard ce ne serait pas des dessins photogravés ? Cause peu et cause bien. Réponds-moi courrier par courrier. Dis-moi ce que tu peux me faire, comment (eau-forte véritable ou dessins photogravés), et en combien de temps. Ce sont deux journées de vrai travail qu'il va falloir passer ; mais je te sais capable de tous les sacrifices.

Après demain donc, je *compte* recevoir des barbouillages, des indications et dès mercredi, tu pourras t'y mettre, si d'ailleurs le cœur t'en dit. Comme je te l'ai dit, plusieurs camaros m'ont offert leur concours. Je crois qu'il vaut mieux une seule plume et un seul crayon. Mais un crayon *actif* (j'insiste)

Le volume sera tiré sur papier de Hollande, la page encadrée de rouge, titres, vignettes bicolores. Les eaux-fortes sur japon pour toi et moi, sur hollande conforme à celui du volume pour le public que j'espère très nombreux.

A après-demain. Je guette le facteur jeudi matin.

Amitiés. Docteur CAMUSET.

Rops répond par courrier, mais il n'est point ainsi pressé que le poète auquel il fait part de ses essais de bouturage :

27 octobre 1883.

O culiste que tu es ! Quelle idée te fais-tu des forts aquatiques ? Tu demandes un frontispice et « quelques eaux-fortes » en un mois ! ! ! Je croyais que nous allions paraître dans les primevères et tu veux paraître avec les perce-neige (*Galanthus nivalis*) ! Je vais te montrer à quel point je t'aime. Je te ferai un frontispice et quatre eaux-fortes pour *le 5 ou 6 décembre, irrévocablement.* Seulement, il y a un seulement ! tu te chargeras des frais de tirage, parce que je serai à cette époque précise poursuivi par les sergents du châtelet, pour creux en mon escarcelle. Je me charge des frais de photogravure ; si je suis trop pressé, je l'emploierai, et *je le serai !* Seulement ! seulement (deuxième seulement) *condition expresse :* nous collaborerons *aux dessins !* Je trouve ton croquis *si juste, si étonnant,* que tu n'as pas à regretter de pas savoir dessiner, parce que cela c'est le *vrai dessin !* Donc arrange à ton gré trois planches, deux planches, veux-je dire, puisque ton premier croquis me servira.

.....

Je rumine le frontispice : un docteur vu de dos, en toge : le bout de l'oreille soulève la toque : un bout de corne de satyre ! Il faudra mêler Tobie à l'affaire. Homère charmé, au-dessous, sonne (avec sa lyre sous le bras, et les *Sonnets du docteur*), à la sonnette de l'oculiste. Il faudra débrouillarder tout cela ! Si tu as une autre idée, ne la cache pas. Avance ! A combien d'exemplaires ? Le tirage des eaux-fortes (un bon tirage) coûte, papier compris : 10 francs le cent....

.... Etudie ton frontispice et deux dessins, parce que je fais celui de la Vénus bandagistée, et celui que tu m'as envoyé.

Mais les galères ! Serais-tu étonné si, dans cinq ans, nous publions *la Flore de la Nouvelle-Calédonie* ? A bientôt, ma vieille complice.

FÉLY.

Je t'enverrai un croquis-projet du frontispice dans deux ou trois jours sons coulpe !

Deux jours après, Rops ajoute :

30 octobre 1883.

Mon cher Copaing,

J'arrive de Bièvre-en-Josas éreinté ! J'ai été « planter » :

Passe encore de bâtir, mais planter à cet âge !

Mais vois-tu, j'avais un *Aralia ricinifolia* qui me réclamait, et qui réclamait surtout la pleine terre. J'ouvre ta lettre et je déroule ton rouleau : *charmants,* les croquis et les sonnets ! Il y a là un tas de choses *exquises* que je ne connaissais pas du tout ! Je ne sais pas encore ce que je ferai, je te dirai cela demain, etc...

Il y a un sonnet que je m'attendais à trouver (car j'ai le dessin qui n'a pas paru et que je comptais te coller !) sonnet *nécessaire,* absolument *nécessaire !* et que tu feras merveilleusement : l'*Auscultation* et le *Massage* donc ! Et l'*Hydrothérapie !* Il y avait encore une *Médecine légale* autre que la tienne, qui est fort bien d'ailleurs ; mais la plaquette me semble un peu courte, et deux ou trois braves sonnets médicaux feraient bien.

Le livre est charmant, sauf le titre que je trouve mauvais très franchement, car il « explique » longuement il ne fait pas belle figure de titre. Vois le joli titre : *Les Sonnets du docteur !* D'autant plus que le livre est *déjà connu* sous ce titre *simple, net, sans prétention.* Nous en avons beaucoup parlé déjà, des *Sonnets du docteur !* Enfin, c'est *ton affaire* et c'est une affaire de sentiment.

Il faut un frontispice, cher ; le livre pourrait se passer des illustrations, mais pas de frontispice ! ! ! Bûche le frontispice ! Je crois que je ferai *Chlorose !* Il y a un joli dessin à faire : la petite fille en chemise, à sa fenêtre, soupire aux arondes (suit un croquis)...

Je tâcherai de faire des planches de *tons* différents comme dans les *Rimes de joie.* Les unes pâles, les autres colorées, etc...

A toi, FÉLY.

L'*Apoplexie* est encore un joli croquis et un joli sonnet... »

Nous ne savons pas quel titre Camuset avait l'intention de donner à son recueil ; mais la lettre précédente montre que Rops trouva celui : *Les Sonnets du Docteur* et nous verrons plus loin qu'il l'imposa au poète.

Le 3 novembre 1883, Camuset donne à son correspondant les titres de nouveaux sonnets : *Le mal de mer, Odor di femina, Couperose, la Salpêtrière, les Gaudes,* et lui envoie, en même temps que l'*Auscultation,* un projet de frontispice : « Un médecin de Molière qui pourra me ressembler enfourne Pégasse ». Mais surtout il supplie Rops de faire vite, de venir au besoin passer quelques jours à Dijon où il verra « *une Cote en or* ».

Rops ne fit pas le voyage et répondit :

Mardi, 6 novembre 1883.

Attention ! lis attentivement, at-ten-ti-ve-ment !

Mon cher copaing,

Il me tombe une tuile atroce sur la tête... Raisonnons sec et ne t'effraye pas. Il ne faut pas songer à faire paraître ton livre avant le 1er mai. Tous les livres du nouvel an sont faits ; en février, mars, on n'achète rien, on est dans le Midi. On revient en avril ; on achète en mai, juin, jusqu'au Grand Prix. On rafraîchit la vente en octobre, *voilà le vrai.* Donc ne te trouble pas. Je travaille en janvier, février. Nous tirons en mars-avril, et le 20 avril tu apparais avec une délicieuse eau-forte à mettre chez les libraires et que j'ai *prête.*

Je suis fou des *Sonnets du docteur,* et je les ferai que tu veuilles ou non. Car la Loi, monsieur, m'autorise à faire des illustrations et à les mettre en vente ! Ah ! essaie de bouger !

Je t'assure, c'est l'opinion de la foule que les *Sonnets du docteur*, c'est le titre adopté. On ne va pas contre la *Vox populi !*

Parlons du livre. J'ai à t'envoyer demain les deux croquis Monseletiens. Tu vas les recevoir.

Sonnet de l'*Auscultation : parfait,* adopté. Au Prado, bon sonnet, mais *pro Academica;* tu fourreras cela dans tes *Juvenilia* que tu publieras en 1895. *Contusions,* — j'aime mieux les *Sévices graves.* — *Retraite* ? le mot de la fin n'est pas dans le ton délicat du livre, il me semble. Ah ! vive le *Discours de réception à la Cigale !* Comment avais-tu mis cela de côté ? C'est tout simplement un des plus vifs sonnets du livre ! — Ravissant : « un insecte qui chante en se brossant le ventre ». Je vais réfléchir aux titres que tu m'envoies ? *La Goutte,* le dessin est fait ; je vais t'en expédier un décalque, tu feras le sonnet là-dessus, c'est très drôle. Ce qui me dit le plus comme titre, c'est l'*Odor di femina; Couperose; la Salpêtrière* (hysterie), une vieille femme qui embrasse une statue de saint Joseph, immobile avec sa fleur de lis. — *Diabète,* la femme qui trouve sucrés les baisers de son amant diabétique — ou le renversement : l'amant qui trouve, etc... !

Obésité : j'ai un croquis que je t'enverrai. *Le Bidet :* j'ai un croquis aussi ; je vais t'envoyer tout cela. Au lieu de *Sevrage, Premier lait.* J'ai un croquis, *Ventouse,* la femme auquel (sic) le docteur fait pousser de nouveaux tètons comme à la statue d'Isis. *Gâtisme,* — pendant de *la Salpêtrière,* croquis aussi. *Puberté* et *Jaunisse.* T'enverrai ce soir des croquis. Dans tous les cas, si tu veux paraître tout de suite, — ce qui est folie pure, — je te ferai le frontispice. Dans un coin du frontispice, le docteur accouche la Muse et élève en l'air un petit satyre nouveau-né enveloppé dans des langes de sonnets. Docteur en costume Molièresque. Il y a aussi le *Dépucellement* que tu oublies. Un chevalier qui passe sous une arcade gothique ou autre chose à trouver. La membrane hymen déchirée. A ce soir. Je suis éreinté. Cette fichue tuile m'a escarbouillé le cervelet.

A toi, mon vieux compagnon de chaîne.

FÉLY.

Rops, promettant toujours sans tenir, Camuset, en désespoir de cause s'adresse à Madame Rops :

« Savez-vous, lui dit-il, ce qui serait beaucoup plus drôle que mon livre ? Ce serait la correspondance que nous échangeons depuis deux mois à ce sujet, moi le bourgeois ponctuel et désolé, lui l'artiste insaisissable et gouailleur ».

Le procédé n'eut pas de succès. Aussi les lettres que Camuset envoie à « Boule de Syam » se suivent, impératives, car la question argent entre en jeu :

« Songe donc, mon cher ami, qu'il faut que tu me dises d'incertitude. Si j'étais un millionnaire, je m'en ficherais complètement ; mais avec ce sacré bouquin je vais avoir à payer au moins un millier de francs à l'imprimeur ; j'espérais en vendre assez rapidement pour rentrer dans cette avance qui me gêne un peu, et voilà que tout va rester en magasin en attendant l'effet de ta bonne volonté ».

Rops se laisse attendrir et envoie un dessin pour *Blennorrhagie*. Camuset enthousiasmé lui répond par quelques vers, tout en renouvelant ses insistances :

« J'ai commencé hier, écrit-il le 21 décembre 1883, un sonnet dont voici le canevas, inspiré par ton dessin de la *Constatation des Sévices graves*.

C'est une petite fille qui est dépucelée depuis peu ; elle s'éveille un jour très inquiète ; car elle a la peau couverte de taches (la vérole noire de Java, dont elle a entendu parler à l'atelier !)

Mais le docteur béatement
Rit en voyant le pot aux roses :
Sur un corps frais, jeune et charmant
ou *Aux abords d'un recoin charmant*

Tout un parterre d'ecchymoses
Pervenches d'amour, fleurs écloses
ou *Bleuâtres fleurs d'amour, écloses*
Sous les baisers fous de l'amant.
Qu'en dis-tu ? Non, sans blague, qu'en dis-tu ? Faut-il le finir ? »

Et quelques jours après il lui envoie *Pondération* qu'il vient de terminer, et des indications pour le dessin du *Speculum* avec un croquis qui précise l'éclairage :

« .... Pour le *Speculum*, si tu le *sens* bien (pas comme ce cochon de Moncelet) il est de toute nécessité d'avoir un fauteuil mécanique dont tu devras prendre le croquis chez Dupont, rue Serpente, et autant que possible un éclairage par deux fenêtres d'angle, afin de ne pas avoir un paquet noir devant une fenêtre... »

Mais le sonnet *Ecchymoses* n'a pas l'heur de plaire à Rops qui répond (fin décembre 1883) :

« .... Ma vieille musette, tu sais ma franchise, et puis ton talent « oblige ». Faut retaper ton sonnet d'*Ecchymoses*. Il n'est pas du tout mauvais, mais « veule ». — D'abord tu vas donner congé à Nicette. Mets Musette ; ce ne sera que 1850 ! Mais Nicette est Florianeux. Mets Lichette ; c'est moderne.

Soyons de notre temps ! (Bonne idée, l'herboriste ! !) Puis la « vérole noire de Java » ne me déplaisait pas ! Elle était dans la note des bavardages d'atelier.

C'est une blondinette, hein ? Je la sens comme cela !

Du vallon... aux sommets roses d'or !
Sous les baisers du séducteur !

Froid ! Froid ! Séducteur ! Cochon ! tu as songé à Scribe et à Melesville. Vas-tu me ficher la paix avec ton séducteur ! Je le refuse ! Allons des morsures ! Hein ? que j'ai raison !

L'herboriste en lunettes. J'en ai un bon rue Chauchat.

Je lui mettrai peut-être la menotte sur le mufle.

La pudeur n'exclut pas quelque lubricité.

Le sonnet de l'homme méthodique est bien amusant. Je vois le gros numéro.

Je te la souhaite pleine « d'œils » crevés, de cornées tuméfiées, de conjonctivites écarlates et du succès pour notre fils.

Je tirerai à 700, ou à 650, ou net 500. Mais il ne faut en vente réelle que 500 exemplaires. Il faut en garder et en distribuer au moins 150.

Si nous faisions un « prospectus » bulletin de souscription avec le petite cuivre de la femme en chapeau ?

Nous ferons à notre aise une deuxième édition drôle. J'ai déjà un éditeur si nous ne le faisons nous-mêmes ».

Camuset accepta :

« .... Je passe condamnation pour Nicette que nous remplacerons par *Boulotte, Céline*, tout ce que tu voudras, mais pourquoi pas *Le Séducteur et ses baisers* ? Pourquoi veux-tu des *morsures*, des amants épileptiques. M. Rollinat en a fait une telle consommation qu'il n'en reste plus. Le ton du sonnet est blond : c'est à l'eau-forte d'y mettre l'accent tonique.... »

Comme Rops ne s'exécutait toujours pas, Camuset rappela à Clairin, Bayard, Delort leur promesse de collaboration. Rops en parut piqué... et stimulé. Il annonça son arrivée à Dijon pour le 16 janvier 1884.

Bien entendu le voyage resta à l'état de projet. Le 25 janvier 1884, les *Sonnets* étaient tirés, mais une seule planche était prête : le frontispice de Clairin représentant le médecin-poète juché sur Pégase. Aussi Camuset expose à nouveau ses doléances sur la fâcheuse situation pécuniaire où il se trouve ; en janvier et février 1884, il écrit six fois à Rops

pour lui rappeler ses promesses, toujours sans résultat d'ailleurs.

En mars, l'artiste annonce qu'il fera *Médecine légale* et il ajoute :

« .... Eté hier chez Filleau, pour le *Speculum. J'irai avec mon modèle* chez lui, et il me posera la chose.

Rassure-toi, le 1er mai, les *Sonnets du Docteur* seront dans les mains bibliophileuses.

Je continue à protester contre le rétablissement de ton vers odieux Kerkubrobuste ; puis dans le « gratte et bénit d'un doigt son hôte inébranlable », il y avait une idée drôle. Mais, voilà, tu avais pour ce monstre l'amour des pères pour leurs fils mal venus ! Le jour où tu nous l'avais lu chez Filleau, d'Hervilly aussi protestait, gros entêté.

A toi, ma vieille branche tremblante au moindre vent ! Attache-toi une ficelle.

Ton vieux FÉLY.

Mais c'est bien entendu, s... b (bulgre, bulgare et le reste !) que nous paraissons ensemble dans ton volume ! ! ! L'hypothèse de l'octobre n'existait que si, avec une légèreté que l'on ne trouve que chez les oculteurs, tu t'obstinais à paraître par les chaleurs avec les marchands de coco ! Alors moi, je paraissais en octobre, après toi. Entendu.

Tu fais photograver, soit à Bruxelles, soit à Paris, mais n'envoie pas de dessins sans me le dire ! ! J'ai à écrire et à donner des détails au *photo*. N'importe lequel.

Tout cela a toujours été convenu. Quant aux planches, je ne les *garderai pas pour les collections*. Je les garderai et en ajouterai d'autres, les unes très légères pour une édition infâme, les autres plus feuille-de-vignées pour une deuxième édition chic. On a joliment parlé de toi hier chez G... Et devant l'expression de nos regrets de ne pas t'avoir là

avec nous, avec ta belle gueule de bon Gaulois, les dames déploraient ton absence dans les coins. La jolie étude couchée faite pour le *Massage* ! Tu verras cela.

A toi, Ton vieil FÉLY.

Malgré les promesses de Rops, les *Sonnets* ne parurent point le 1er mai, au grand désespoir de Camuset et qui, le 26 mai, écrit à l'artiste pour lui rendre sa parole :

Mon cher Rops,

Je vais te faire un grand plaisir, car véritablement il doit t'être insupportable de vivre en perspective d'une tâche désagréable à remplir, comme tu le fais depuis plus de six mois.

Donc, mon cher ami, *je te rends ta parole*. Je ne compte plus sur ton concours. Ei tu as commencé des dessins, achève-les à tête reposée, prends tout le temps qu'il te faudra et fais-en ce que tu voudras plus tard, même un album pour les Sonnets du Docteur.

Je t'écris cela avec grand regret, parce que les dernières illusions tiennent au cœur plus fort que les autres, mais tu m'avoueras bien, n'est-ce pas, que tu as fait tout ce qu'il fallait pour me les extirper, non sans douleur.

Eh bien, mon vieux, te voilà donc à mon égard, dégagé de toute promesse. Aussi bien, je devenais par trop exigeant.

Maintenant, si je te parle ainsi, c'est que *j'ai besoin de vendre* le livre et de rentrer dans mes fonds. On ne vit de l'air du temps pas plus à Dijon qu'à Paris et moi aussi j'ai des « façons à donner » à mon terme de juillet.

Seulement, comme après tout tu es un bon bougre, malgré ton épouvantable et pathologique négligence, tu vas me faire préparer, comme nous en sommes convenus, *la petite femme au chapeau noir*. Tu me dois bien ça pour tout le mauvais sang que tu m'as fait faire. Avec cette gravure en culispice et le Pégase de Clairin en frontispice, le livre sera vendable et je compte te réserver une part décente sur les bénéfices s'il y en a... »

Comme, touché de cette détresse, Rops protestait de ses bonnes intentions, Camuset lui demanda de s'exécuer pour le 8 juin :

« .... Je t'assure, mon vieux, lui écrivait-il le 30 mai, que tu as l'esprit en désarroi. Je ne dis pas que tu n'aies pas eu quelques plaies d'argent à panser ; mais le fait palpable, cruel, navrant, constaté, irrémédiable, c'est qu'aucun éditeur n'a jamais rien pu tirer de toi en temps voulu, témoin une annonce que j'ai lue il y a quelque temps dans le feuilleton de librairie ; il s'agissait d'un livre nouveau avec une eau-forte de M. Félicien Rops, et l'éditeur mettait le livre en vente en ajoutant : « Les personnes qui auraient acheté le livre pourront se procurer dans deux mois la gravure retardée par une indisposition de M. Rops. » Or ceci se passait au mois de janvier dernier, et je vois d'ici ton genre de pleurésie. Un poème !... »

Rops envoya quelques ébauches et... promit quelques planches pour fin juillet, à la condition que Camuset viendrait les chercher à Paris :

«... Je serai à Paris à la date que tu me fixes, lui répondait Camuset le 10 juillet 1884. C'est un véritable sacrifice de temps et d'argent que je ferai ; car, je te le répète, je comptais sur la vente du livre et je suis très près de mes pièces en ce moment.

« Mais, nous en terminerons ; ça ne peut durer plus longtemps ; et si *samedi* tes dessins et la petite planche de la femme au chapeau noir ne sont pas à ma disposition, alors bonsoir. Il y a un an qu'on parle de ce bouquin ; tu n'as qu'un coup de collier à donner pour qu'il ne soit pas un avortement ridicule. J'ai assez monté à l'échelle, je n'en peux plus, cet exercice me fatigue.

« Que si tu te conduis avec moi en galant homme et en ami, alors dimanche 21 nous serons tout à la joie. »

Le voyage n'eut pas lieu, car le 16 juillet l'artiste avait annoncé un nouveau retard à prévoir :

Mon cher vieux Cam,

Il y a un accroc inattendu. La mignonne Clairette est malade à Douvres et il faut que L... parte à l'instant Nous remettrons donc la petite fête à quinzaine, probablement. En attendant, tu vas recevoir les deux dessins et le petit cuivre. Tu en rapporteras deux autres en venant... Les dessins de l'*Auscultation* et les *Ecchymoses* sont dans le même genre que le *Massage*.

Le *Speculum* est plus coloré. C'est F. qui a posé.

Camuset continua à espérer, à correspondre... et à attendre. Au début de septembre, il envoya son ami Lionel Laroze chez Rops qui fit encore des promesses.

Camuset patienta encore ; de guerre lasse, à la fin de novembre 1884, il mit en vente Les *Sonnets du Docteur*. Le premier exemplaire fut envoyé à Coquelin Cadet avec un sonnet-dédicace qui a été reproduit par M. Genty (14).

II. — LES ÉDITIONS DES SONNETS DU DOCTEUR

I. — Les Sonnets du Docteur. — Paris, chez la plupart des libraires (Dijon, Imp. Darantière), 1884, in-16, couv. imp.

47 p. y compris le faux-titre, la justification du tirage, le titre et la dédicace ; et 1 p. non chiffrée (nom de l'imprimeur).

2 eaux-fortes, dont 1 frontispice de G. Clairin, repré-

sentant le poète juché sur Pégase, et 1 culispice de Rops, représentant la *Jolie fille en chemise;* et fac-similé d'une lettre de Ch. Monselet, imp. sur chine.

Edition originale, sans nom d'auteur, texte encadré d'un filet rouge, couverture crème. 350 ex. sur hollande, 125 sur simili japon, 25 sur japon impérial. En réalité : 556 sur hollande (5 francs), 276 sur simili-japon (8 francs), 68 sur japon (12 francs).

II. — Les Sonnets du Docteur. — 2e édition, Paris, chez la plupart des libraires (Dijon, Imp. Darantière), 1888, pet. in-8, couv. imprimée.

70 p., 4 gravures hors-texte, dont deux eaux-fortes de Rops pour *Ecchymoses* et *Auscultation*, une d'Emile Bayard pour *Le Homard à la Coppée*, et une, non signée (faite par Legrand, d'après les notes de Camuset) pour *Transformisme*, fac-simile de l'autographe de Monselet, couvert. grise.

Cette édition, faite peu de temps après la mort de l'auteur, comporte une préface d'Armand Silvestre et fut établie par ce dernier, conseillé par Mme Onimus, sœur de Georges Camuset. Elle contient neuf pièces qui ne sont pas dans la première : *Aveugles à Valence; Les Vieux Palais; La Giralda; Le Raccommodage; Invitation à dîner; A Mademoiselle E. D.; A Monsieur le Comte de C. B.; Les trois âges de la rose; Retraite.*

Elle a été tirée à 200 ex. mis en souscription ; 100 sur japon à 30 francs, 100 sur hollande à 20 francs.

III. — Les Sonnets du Docteur. — 3e édition, Paris, chez la plupart des libraires (Dijon, Imp. Darantière), 1893, pet. in-8, couv. illustrée.

70 p. 3 eaux-fortes de Rops, dont sur la couverture, le culispice de la première édition, et les deux eaux-fortes pour *Ecchymoses* et *Auscultation*, 1 fac simile de la lettre de Monselet sur papier de chine, et la préface d'Armand Silvestre. Texte encadré d'un filet rouge. Conforme pour le texte à la 2e édition. Tiré à 500 exemplaires sur papier ordinaire (5 francs) et 5 exemplaires sur japon (20 francs).

IV. — Les Sonnets du Docteur, in-8, 77 p. avec agrément d'une suite en noir et d'une suite en sanguine de 4 eaux-fortes, par J. E. Laboureur. Imp. Darantière. Dijon, 1926. Tiré à 200 exemplaires. Pub. à 150 fr. (avec une préface non signée).

V. — Les Sonnets du Docteur. — Tirage à 950 ex. et sur vergé d'Arches. Les Editions du Raisin, 1929. Publié à 45 fr. (avec la préface d'Armand Silvestre).

VI. — Les Sonnets du Docteur. — Publication de la Société des Médecins bibliophiles. Un vol. in-4 (22,5 × 28,5), sur papier vélin de Hollande, Van Gelder Zonen, composé à la main en elzévir Caslon et tiré en deux tons (bleu et bistre) par Maurice Darantière (d'Epinay), illustré de quarante-huit eaux-fortes originales, dont quarante-six à pleine page (une pour chaque poème), par Albert Puyplat, tirées en bistre sur

les presses d'Eugène Larivière. Tirage à 150 ex. dont dix mis dans le commerce, au prix de 2.000 francs par les soins de la librairie Champion (20 décembre 1929).

III. — LES SONNETS DU DOCTEUR
Notes et Variantes

Ces notes sont sans prétention. Nous les avons relevées soit dans les papiers de Georges Camuset, soit au cours de nos lecture ; elles seront peut-être de quelque intérêt pour les admirateurs des *Sonnets du Docteur*.

FRONTISPICE.

Le frontispice de Clairin (1re édition) lui fut suggéré par Camuset dont nous reproduisons le dessin.

Frontispice dessiné par G. Camuset (Réduit de moitié)

DÉDICACE A MONSELET.

Une autre version se lit dans les papiers de G. Camuset :

A mon noble ami Monselet
J'inflige cette dédicace
Pour m'avoir, le lâcheur qu'il est,
ou cochon
Refusé deux mots de préface.

CATAPLASME.

Camuset connaissait l'emploi qu'on en faisait chez Armand Desprès qu'il avait rencontré dans les salons Gustave Doré (10). Dans le service de Desprès, à la Charité, raconte le Docteur G. Louvel (Souvenirs d'un médecin de campagne : Desprès (1834-1896) *Progrès médical*, 25 juin 1927) c'était « une cacosmie de cataplasmes chauds... De vastes tartines de farine de lin bouillie s'étalaient sur des compresses qui avaient déjà plusieurs fois servi sans être jamais lessivées ».

ECCHYMOSES.

Inspiré par un dessin de Rops : *Constatation des Sévices graves*. Voir page 36 la première version de ce sonnet, datée du 21 décembre 1883.

CALVITIE.

Charles Robin, cousin de Georges Camuset, avait été chauve de très bonne heure. Son crâne, disait un de ses amis, est plus lisse qu'une boule de verre (Lettres de A. Dufour, inédites).

Une seconde pièce, ayant le même titre, a été publié par A. Silvestre dans sa préface, (p. 13 de la troisième édition).

LES ENGELURES.

Georges Camuset y évoque le souvenir du collège d'Orgelet (v. page 10). Nous reproduisons, d'après Maurice Genty (14) le dessin qu'il avait fait pour le sonnet.

Dessin de G. Camuset pour « Engelures » (Réduit de moitié)

MASSAGE.

Rops fit pour ce sonnet une planche qui a été publiée par Maurice Exteens (15). Camuset avait fait pour ce sonnet un croquis qu'il envoya à Escalier. « Puisque le *Massage* serait ma partie, écrivait ce dernier, je n'ai qu'à rester dans les données du croquis que Robin m'a communiqué ». Le dessin de Camuset n'a pas été retrouvé et fut sans doute remis à Rops par Albert Robin.

LE RHUME DE CERVEAU.

Nous reproduisons ci-contre un dessin de Georges Camuset relatif à ce sonnet (14). Pidoux, dont le nom est évoqué avec celui de Trousseau, comme auteurs du *Traité de Thérapeutique*, était né à Orgelet en 1808. Il était parent de G. Camuset et ce fut son influence jointe à celle de Charles Robin, qui déterminèrent G. Camuset à faire des études médicales.

Dessin de G. Camuset pour « Le Rhume de Cerveau »
(Réduit de moitié)

AUSCULTATION.

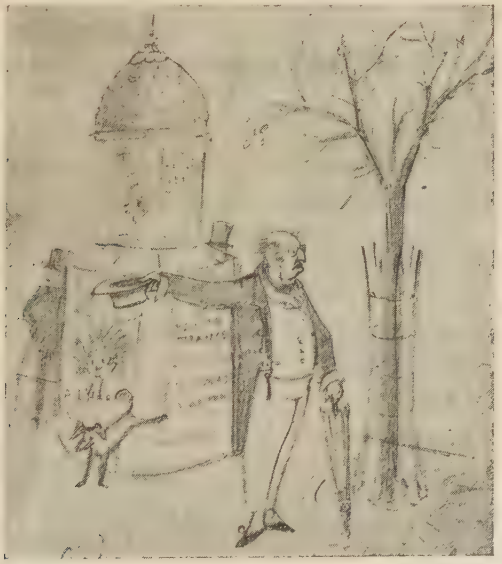
Le 3 novembre 1883, Camuset écrit à Rops :

Mon vieux, je te renvoie ton croquis et le sonnet de l'*Auscultation* dont j'ai accouché hier entre Dôle et Mouchard. Ton dessin m'a rendu la tâche facile. Tu devrais bien m'en fournir encore d'autres puisque je suis en train de pondre...

Ce sonnet a été illustré par Rops (v. 2e édition et 3e édition des *Sonnets du Docteur*).

MALADIES SECRÈTES.

Georges Camuset avait également fait un croquis pour ce sonnet. En voici la reproduction toujours d'après M. Genty (14). C'est en 1842 que les colonnes Rambuteau apparurent (G. Montorgueil, De M. de Rambuteau à nos jours, *Le Temps*, 6 février 1928).



Dessin de G. Camuset poar « Maladies secrètes » (Réduit de moitié)

PRÉSERVATIFS.

« Objet charmant » est une réminiscence des *Contes* de La Fontaine. Voir : Les Quiproquos (vers 14) ; Le Petit Chien (v. 26) ; La Courtisane amoureuse (v. 230) ; Les Rémois (v. 3 ; Les oies de Frère Philippe (v. 151). Voir aussi dans les *Fables*, l. IX, fable II (v. 79).

Milan jouissait depuis longtemps d'une certaine réputation. En datant une lettre de Milan, le 13 mai 1845, Flaubert écrivait à Chevallier : « Ne pas confondre avec Milan, frère du gros Milan, seul de tous les Milan, fabricant de boyaux de mouton neutralisés. Sans odeur, approuvés par l'Académie Royale de Médecine de Paris, rue de l'Arbre sec, etc, ». (Flaubert : Correspondance. Nouvelle édition Conard, t. I, p. 174).

A l'époque où rimait Camuset, les préservatifs étaient à l'ordre du jour ; Bertherand et Duchesne avaient publié en 1877 un mémoire de 24 p. : « Des boyaux dits préservatifs, de leur fabrication et de leur influence sur le développement de la maladie vénérienne », où ils reconnaissaient la valeur prophylactique des boyaux dits préservatifs, confirmant ainsi les expériences de Proksch faites en 1872.

LE SPECULUM.

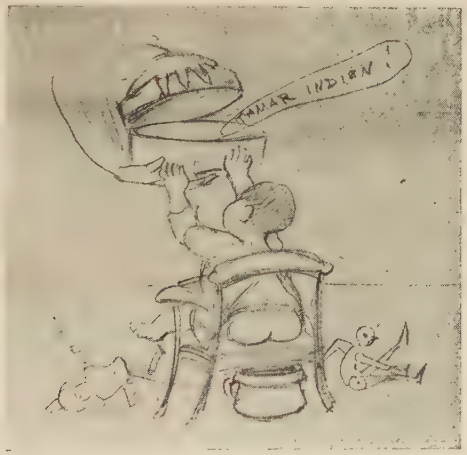
Voir au sujet de ce sonnet la correspondance échangée entre Rops et Camuset, p. 37. Rops fit l'eau-forte promise, mais elle fut jugée trop libre par les éditeurs de Camuset

pour figurer dans le recueil des *Sonnets du Docteur*. Elle a été publiée par Maurice Exteens (15) et reproduite par Maurice Genty (14). Ch. Delort et Escalier s'étaient offerts pour illustrer ce sonnet (V. *Diffah*).

F... qui posa pour cette planche, n'est autre que le Docteur Filleau, ami de Rops.

BONBONS LAXATIFS.

Georges Camuset avait fait pour ce sonnet un croquis qui a été publié par Maurice Genty (14). Il avait été question d'Adrien Maire pour l'illustrer.



Dessin de G. Camuset pour « Bonbons laxatifs » (Réduit de moitié).

CONGESTION CÉRÉBRALE.

Le dessin que Camuset fit pour ce sonnet justifie la phrase de Rops (v. p. 33) : « Je trouve ton croquis *si juste*,

si étonnant, que tu n'as pas à regretter de ne pas savoir dessiner, parce que cela c'est *le vrai dessin !* » Il est vrai que Camuset avait été élève de l'Ecole des Beaux-Arts !

Dessin de G. Camuset pour « Congestion cérébrale »
(Réduit de moitié)

DIFFAH.

Lors de leur voyage en Espagne, en 1874, Georges Camuset et Juvenal Dessaignes revinrent en France par Alger, où ils reçurent l'hospitalité de M. de Boisdeffre, aide de

camp du général Chanzy, alors gouverneur de l'Algérie. Ils assistèrent à une *diffah* offerte en leur honneur par Ben-Ali-Cherif. Le sonnet *Diffah* est un souvenir de cette fête. Charles Delort avait promis un dessin à Camuset pour illustrer ce sonnet; voici en effet ce qu'il lui écrivait en janvier 1884 :

« J'aurais fait avec plaisir le fier Sicambre adorant son idole après l'avoir brûlée. Mais, puisque tu en as décidé autrement, je t'enverrai d'ici un mois le dessin de la Diffah. Envoie-moi la dimension en note du dessin, trace toi-même le rectangle, etc... ».

LE HOMARD A LA COPPÉE.

Ce sonnet a été attribué par la *Vie Parisienne* à Théodore de Banville, puis à Coppée lui-même. M. Abel Hermant l'a attribué à Jules Lemaître (*Le Temps*, 20 et 27 avril 1928).

Ce sonnet a été illustré par E. Bayard [v. M. Genty (14)] qui écrivait à Georges Camuset : « Je te prie de me dire par quel procédé je dois faire l'illustration du *Petit Homard*. Dis-le vite et je m'empresse de le faire et de t'envoyer le dessin ».

LANGUE FUMÉE.

Comme Camuset l'indique dans la table des matières des *Sonnets*, les langues « signées Aubelle-Meneval », étaient une spécialité dijonnaise renommée. Le 30 décembre 1883,

Camuset en envoya une à Rops qui accusa réception en ces termes : « On te remercie de cette langue qui ressemblait à celle d'un dieu et avait un parfum d'ambroisie, dirait Banville ». Et Camuset de répondre : « Mon vieux Rops, je suis heureux que la langue de Madame Aubelle ait agréablement passé par la tienne. Et en même temps confus de ne pas t'avoir envoyé un plus beau spécimen ; le stock était ravagé par ce goinfre de jour de l'an ».

PONDÉRATION.

C'est le 23 décembre 1883 que Camuset envoie ce sonnet à Rops ; en voici le texte primitif, un peu différent de celui qui a été publié :

PONDÉRATION

Neuf mois juste après les derniers épithalames,
Il naquit, pesant trois kilos exactement,
Et dès lors, chaque jour, par un allaitement
Méthodique, il s'accrut d'un nombre entier de grammes.

Existence vouée aux chiffres, aux programmes,
Il contrôla les poids, pour le gouvernement.
Quand il avait du vague à l'âme, rarement,
Il lisait les tarifs douaniers, ces dictames !

Son diner lui coûta toujours trente-deux sous.
Sobre avec les pochards, sage parmi les fous,
Il ne connut jamais les débauches exquises.

Mais subissant l'attrait fatal des numéros,
Chaque samedi soir il courait aux plus gros
A prix fixe acheter des caresses précises.

DISCOURS DE RÉCEPTION A LA SOCIÉTÉ « LA CIGALE »

Ce sonnet avait beaucoup plu à Rops (v. sa lettre, p. 35).

TRANSFORMISME.

En évoquant ici la théorie du blastème, Camuset se montre un digne élève de Charles Robin. Ce sonnet a été illustré par Legrand (2e édition des *Sonnets du Docteur*).

AVEUGLES A VALENCE, primitivement intitulé « *Les Ciegos.* »

LE VIEUX PALAIS.

LA GIRALDA.

Ces trois sonnets ne figurent pas dans la première édition ; ce sont des souvenirs du voyage que G. Camuset fit en 1874.

A MADEMOISELLE E. D.

Dans une note, Camuset précise : « A Mlle Emilie Dubois (de la Comédie Française) qui m'avait offert la fève, à un dîner, chez le capitaine Jung, 6 janvier, jour des Rois, 1868 ». Une autre poésie de Camuset : *La Fève*, a été publiée par le Docteur M. Duvernoy (16).

A MONSIEUR LE COMTE DE C. B.

Il s'agit du Comte de Cossé-Brissac.

Trois poésies médicales de G. Camuset n'ont pas été réunies avec les *Sonnets du Docteur :*

1° *L'oculiste et le brésilien :* cette chanson, sur un air d'Offenbach, fut célèbre au Quartier latin vers 1874, elle a été publiée par Witkowski et Gorecki dans *La Médecine littéraire et anecdotique,* in-12. Flammarion, 1881.

2° *Le Clou,* fut publié dans *Le Praticien* du 2 mai 1881 et a été reproduit par le Docteur Minime : *Parnasse Hippocratique,* p. 63, in-12, Paris. Flammarion, 1884.

3° *Le Banquet d'Arbois,* cette pièce de circonstance parut dans le Rapport de la Société des Médecins du Jura, 1884 (17).

CONCLUSIONS

Si le Docteur Camuset n'a joué dans l'histoire médicale de la fin du XIXe siècle qu'un rôle de second plan, il n'en fut pas moins un de ceux qui enseignèrent l'ophtalmologie avant qu'une chaire en fut créée à la Faculté ; c'est d'autre part à lui que l'on doit l'introduction de la vaseline dans la pharmacopée française.

Mais son nom vivra surtout par *Les Sonnets du Docteur*, petit chef-d'œuvre de grâce, de fine observation et d'élégance que les médecins ne se lasseront jamais de relire.

Vu le Doyen, ROGER.

Vu le Président, ROGER.

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

(1) CHÉREAU (Achille). — Le Parnasse médical français ou Dictionnaire des médecins-poètes de la France anciens ou modernes, morts ou vivants, in-12, Paris, 1874.

(2) MINIME. — Parnasse hippocratique, in-16, Paris, 1884.

(3) GENTY (Maurice). — Un contemporain d'hier : Georges Camuset (1840-1885), *Progrès Médical*, supplément illustré, n° 9, 1927.

(4) HOSOTTE (Louis). — Un éducateur sous le Premier Empire et la Restauration : Lazare Mareschal, maître de Balzac, *Franche-Comté, Monts-Jura* et *Haute-Alsace*, juillet 1928.

(5) MARTELLIÈRE (Louis). — Le Docteur Georges Camuset. Notes biographiques, in-8, 1886.

(6) H. TAINE. — Sa vie et sa correspondance. T. II, p. 228, 4 vol. in-12, Paris, 1904.

(7) GENTY (Maurice). — Les amitiés littéraires de Charles Robin. *Progrès Médical*, supplément illustre, n° 6, 1927.

(8) Le 3 novembre 1868, Littré écrit à Charles Robin pour lui dire qu'il lui devient difficile d'entretenir la souscription de son *Comte*, et il ajoute : « Je vous prie donc de me venir en aide. Par exemple, êtes-vous en mesure de vous adresser à M. Onimus pour le prier de se joindre à nous ? Ne montrez ma lettre à personne, mais faites pour le mieux auprès de M. Onimus et des autres personnes que vous avez autour de vous » (Une lettre de Littré à Robin, *Chronique Médicale*, 1895, p. 61).

Outre son *Précis d'Electricité médicale* (Masson, 1881), le Dr Onimus a publié diverses études :

De la vibration et de l'action reflexe dans les phénomènes intellectuels, *La Philosophie positive*, t. II, p. 345, t. III, p. 19 (1868).

Etat mental de la population de Paris pendant les deux sièges, *La Philosophie positive*, t. VIII, p. 236 (1872).

La psychologie médicale dans les drames de Shakespeare, *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1876.

L'hiver dans les Alpes-Maritimes et dans la principauté de Monaco, Paris, Masson, 1894.

(9) Faure (J.-L.). — Eloge de Lannelongue. En Marge de la chirurgie. Tome I, p. 85, 3 vol. Paris, 1927.

(10) GENTY (Maurice). — Gustave Doré et Charles Robin. *Progrès Médical,* suplément illustré, n° 12, 1927.

(11) LITTRÉ et ROBIN (Ch.). — Dictionnaire de médecine, de chirurgie et de pharmacie, 13e édition, 1873.

(12) En voici le titre exact : Manuel d'Ophtalmologie, par le Docteur Georges Camuset, membre de la Société de Médecine de Paris, ancien élève de l'Ecole des Mines, avec 120 figures dans le texte et une eau-forte de M. Firmin Girard, représentant une opération de la cataracte. 678 p. Paris, Masson, 1877.

(13) RAMIRO (E.). — Supplément au catalogue de l'œuvre gravé de Félicien Rops, in-8. Paris, 1895.

(14) GENTY (Maurice). — A propos des Sonnets du Docteur. *Progrès Médical,* supplément illustré, n° 6, 1929.

(15) EXTEENS (Maurice). — L'œuvre gravé et lithographié de Félicien Rops, 4 vol., in-4°, Paris, 1928.

(16) DUVERNOY (M.). — Le Docteur Camuset (1840-1885). *Franche-Comté* et *Monts-Jura,* février 1926.

(17) Sur Camuset, voir également :

DICTIONNAIRE LAROUSSE, t. 16 (2e supplément). « Ses savantes études, écrit l'auteur de cette notice sur Camuset, ne lui firent point délaisser le

commerce de sa muse « au nez voluptueusement retroussé, dit O. Uzanne, pour justifier cet exergue : Camus est ».

(18) Voir une reproduction partielle de cet article dans : *La Folie du Général Travot*, par Maurice Genty, *Progrès Médical, supplément illustré*, n° 11, 1929.

E. Gottschalk. — Comment on devient médecin, *Chronique médicale*, 1898, page 95.

Maury (Paul). — Un oublié : Le Docteur Camuset, *Progrès Médical*, septembre 1912.